



Catherine
Dufour

**TROIS
CONTES
DU FUTUR
ANTÉRIEUR**

© Catherine Dufour, 2020

Image de couverture :
Affiche publicitaire Bohn, circa 1940

Catherine Dufour

**TROIS CONTES
DU FUTUR ANTÉRIEUR**

JEU DE PAUME – le magazine

1900

Il était une fois un petit garçon nommé Émile, qui s'ennuyait terriblement dans la vie. Tout l'ennuyait et il s'ennuyait partout, avec tout le monde. Pousser son cerceau aux Tuileries en compagnie de son ami Dédé lui pesait ; jouer aux billes avec son ami Lulu sur le sable, près du grand bassin, le faisait bailler. Il n'avait même pas le cœur de courir sur les pelouses, pour attraper des papillons avec son petit filet vert.

Un jour qu'il se promenait le long de la Seine derrière ses parents, et qu'il poussait dans leur dos des soupirs déchirants, il aperçut un vif éclat sous un buisson d'épimèdes. Se penchant, il distingua une grosse bille de verre abandonnée dans la boue, et qui scintillait au soleil.

- Oh ! Un calot.

Émile se glissa sous le buisson pour ramasser le calot. Il le frotta contre sa manche pour le nettoyer. Comme il faisait ce geste, soudain ! tout se brouilla. Il vit, comme dans un rêve, son père et sa mère s'éloigner au fond d'un épais brouillard ; il eut l'impression d'être pris dans un grand vent. Il ne le savait pas, mais c'était les années qui passaient autour de lui à toute vitesse, comme des arches d'or.

Émile se frotta les yeux avec ses poings, plusieurs fois. Rien n'y fit : il était désormais tout seul sur un quai très bien maçonné, et ce qui ressemblait à la Seine coulait paresseusement deux mètres plus bas. Il leva la tête : au-dessus de lui, comme un fantastique ballet, glissaient des centaines d'aéroplanes. Certains avaient une, deux, voire trois ailes, et ils étaient

de toutes les couleurs. Les uns étaient minuscules, les autres grands comme des diligences, et transportaient des dizaines de gens dont Émile n'apercevait que les chapeaux dépassant de la nacelle. Au milieu de tout cela, des policiers pourvus d'ailes articulées, reconnaissables à leur uniforme et à leur bâton blanc, faisaient la circulation. Il y avait aussi, plus haut, presque à hauteur de jolis nuages blancs, des montgolfières bariolées. Elles se dirigeaient à l'aide de grandes hélices dont les pales luisaient au soleil. Des cris, des bruits de moteur et des rires tombaient du ciel sur la tête d'Émile stupéfait !

Émile décida de quitter les berges, et chercha un escalier : il n'en vit aucun. Mais une rangée d'ascenseurs s'ouvrait dans le mur. Comme il en approchait timidement, un préposé lui fit un grand sourire, ouvrit la porte d'une des cabines et dit d'une voix forte :

- Attention à la marche !

Émile entra timidement dans l'ascenseur tout tapissé de glaces et de velours rouge. Le préposé referma la grille et abaissa un levier : moins d'une minute plus tard, la grille s'ouvrait à nouveau sur un immense boulevard.

« Tout le monde descend ! » hurla le préposé. Émile sursauta, fit un pas hors de l'ascenseur, et faillit tomber : le trottoir venait de se dérober sous ses pas.

Éberlué, Émile s'aperçut que le paysage défilait lentement devant lui. Il reconnut au passage le pont Royal, baissa les yeux sur ses chaussures : il

se tenait sur un immense trottoir roulant, dont les lattes de bois glissaient sans bruit sur la chaussée. Émile, peu rassuré, se rapprocha doucement du bord et, prenant son courage à deux mains, il sauta...

1960

... sur la chaussée en plastique blanc. Émilie soupira de soulagement : le trottoir roulant lui avait presque donné la nausée. Elle regarda autour d'elle : des passants la croisaient sans la regarder, l'air pressé. Ils portaient d'étranges combinaisons brillantes, étaient coiffés de casques qui lançaient des éclairs, et arboraient sur l'épaule ce qui ressemblait à un masque à gaz. Mais le plus bizarre restait qu'ils consultaient, tout en marchant, des écrans téléviseurs pas plus gros qu'une brique, dont la lumière leur verdissait le visage. Émilie se dit qu'ils devaient souvent se casser la figure et que ce devait être un spectacle amusant, mais hélas, rien de tel ne se produisit. En regardant par-dessus la tête des passants, Émilie reconnut l'arc de triomphe du Carrousel qui marquait le haut du jardin des Tuileries. Mais il était entouré d'une nuée de demi-bulles de béton gris qu'elle n'avait jamais vues.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama-t-elle.

Un vieux monsieur qui se promenait lentement, les mains jointes autour de son téléviseur portatif, prit la question pour lui. Levant le nez, il s'arrêta pour répondre :

- Ça ? Mais d'où sortez-vous, jeune fille ? Ce sont les abris

antiatomiques qui viennent juste d'être inaugurés. N'avez-vous pas lu *Comment survivre à une attaque nucléaire ?* à l'école ?

Émilie, qui se méfiait des vieux messieurs depuis que sa mère le lui avait ordonné, remercia d'un hochement de tête et s'éloigna en trotinant. Elle se dirigea vers les abris, car elle était curieuse. Pour la première fois de sa vie, elle ne sentait plus l'ennui lui peser, aussi n'essaya-t-elle pas de s'interroger sur l'étrangeté de sa situation. Autour d'elle, de petites voitures en plastique transparent glissaient sans bruit sur le sol étincelant. Au-dessus d'elle, des soucoupes rondes s'entrecroisaient avec grâce, glissant d'une tour immense à une autre tour immense : Paris avait bien changé ! De longs rails, passant au-dessus de la Seine, servaient de guides à des trains suspendus aussi fuselés que des cigares, et qui filaient à une vitesse incroyable ! Le nez levé, Émilie aperçut aussi une sorte de pétilllement métallique dans le ciel très bleu : sûrement, il s'agissait de satellites qui orbitaient autour de la planète (elle avait appris ça à l'école). Ils paraissaient aussi nombreux que des essaims de moucherons en été !

Alors qu'elle allait atteindre un des abris antiatomiques, Émilie aperçut, collée au tronc d'un arbre en caoutchouc, une grande affiche où figurait une femme aussi vieille que sa grand-mère, et qui avait l'air à peine moins sévère. Le portrait était sommé d'un slogan rouge vif qu'Émilie déchiffra sans peine (elle était très en avance) : « Nathalie, la force de l'âge ! » Plus bas, et encore plus gros, était écrit : « Votez Nathalie ! » Émilie pouffa de rire. Elle rit encore plus fort en découvrant, un peu plus loin, sur un buisson minéral, une affiche mettant en scène une championne de boxe : « Laurence, championne de France ! » Puis elle

avisa un kiosque qui semblait vendre des bonbons. Mais quand elle s'approcha, une vendeuse électrique déploya un long bras articulé et dit d'une voix métallique :

- Achetez-mes-pilules ! Vitamines ! Sels minéraux ! Protéines-et-lipides !

Émilie fit la grimace : où étaient les roudoudous en coquille, les spirales de réglisse, les moulinets chargés de guimauve rose et jaune, et les bassines de cuivre où bouillaient des pralines ? Les pilules que proposait la vendeuse-robot ressemblaient à des médicaments. Comme la vendeuse déployait vers elle son long bras, Émilie fit brusquement demi-tour et se heurta à...

2020

... son père, qui la souleva de terre en riant :

- Où étais-tu, petite folle ? Tu m'as fait une de ces peurs ! J'ai pensé un instant que les crocodiles t'avaient enlevée !

Emmy étreignit le cou de son père avec un soulagement inexprimable. Envolé, l'ennui ! Elle avait eu si peur qu'elle ne le sentait plus. Du tout !

- Assieds-toi sagement au fond de la barque, ta mère nous attend au port du Jeu de Paume.

Emmy se pelotonna sur le banc de nage tandis que son père, campé à la

proue, maniait alertement la godille au milieu des nappes de Jussie verte à petites fleurs jaunes qui recouvraient l'eau trouble du lac des Tuileries. Emmy se pencha par-dessus le plat-bord :

- Oh ! Regarde, papa ! L'insecte qui butine cette fleur, c'est une abeille, n'est-ce pas ?
- Hélas non, ma puce. Je crains que ce soit un frelon asiatique. Tu sais bien qu'il n'y a plus d'abeille.
- Oh, fit Emmy, déçue.
- Et reste bien au milieu du banc. Tu sais aussi que les ouettes n'hésitent pas à accoster les bateaux pour tirer les enfants sous l'eau, et les noyer.

Emmy se déplaça un peu sur le côté en soupirant. Elle n'avait pas peur des ouettes : ce n'était que de grosses oies agressives avec de vilaines pattes rouges, après tout. Et elle savait nager. Tout le monde savait nager, à Paris, depuis que la ville était aux trois-quarts sous les eaux. Mais enfin, si son père y tenait... Il n'avait pas disputé sa petite fille de s'être éloignée comme elle l'avait fait, mais Emmy sentait d'instinct qu'il s'en était fallu de peu. Elle releva le nez : dans le lointain, le Gros caillou des Invalides émergeait tout juste de la surface luisante du lac. Malgré la brume de chaleur, Emmy distinguait même la silhouette rouillée de la tour Eiffel. Le port du Jeu de Paume ne devait plus être loin, quelque part derrière les plumets vaporeux de la glycérie.

Il ne s'agissait pas vraiment d'un port, mais plutôt d'un radeau enchaîné aux restes du vieux bâtiment napoléonien. La barque y accosta en douceur et Emmy, ayant sauté sur les planches, courut dans les bras de sa mère qui, elle, la gronda :

- Tu te rends compte ! La peur que tu nous as faite ! Avec toutes ces bandes de cygnes affamés ! Et les hordes de chiens jaunes ! Et les rats embusqués !
- Mais, maman ! Les chiens jaunes ne sortent qu'au soleil couchant et...
- Ne refais JAMAIS ça !

Emmy regarda ses chaussures sans plus rien ajouter. C'était de bonnes chaussures étanches et antidérapantes, taillées dans de vieux pneus. Ses parents lui avaient expliqué ce qu'était un pneu, ils lui avaient raconté les voitures, les routes lisses comme le crâne de grand-père, la vitesse, les pompes à essence, le pétrole, la pollution, les gaz à effet de serre. Emmy n'avait rien compris : les voitures qu'elle connaissait étaient des épaves rouillées semées le long des rues, dont on se servait comme jardinières urbaines, les chaussées étaient fissurées comme le visage de sa grand-mère, et rien au monde n'allait plus vite que sa mère à vélo – à part, bien sûr, les taxis volants de ceux qu'on appelait « les derniers pollueurs. » Elle les voyait passer parfois, de plus en plus rarement, très loin dans le ciel au-dessus de Paris, plutôt à l'ouest et au sud.

Comme sa mère criait toujours, Emmy se décida à pleurer. Et tandis qu'elle pleurait, elle sentait l'ennui qui avait formé, autour de son cœur, une croûte dure et froide, elle le sentait fondre comme du beurre au soleil. Tout en pleurant, elle enfonça ses poings dans ses poches ; elle sentit sous ses doigts une forme lisse et dure. Elle sortit de sa poche une drôle de bille toute sale qu'elle ne se souvenait pas avoir rangée là. La bille, arrosée de larmes, se mit à luire, à luire de plus en plus, à luire

comme une ampoule, puis comme une petite lune et enfin, comme un soleil ! Emmy, aveuglée, ferma les yeux et eut l'impression d'être prise dans un grand vent. Elle ne le savait pas, mais c'était les années qui passaient autour d'elle à toute vitesse, comme des arches d'or...

1900

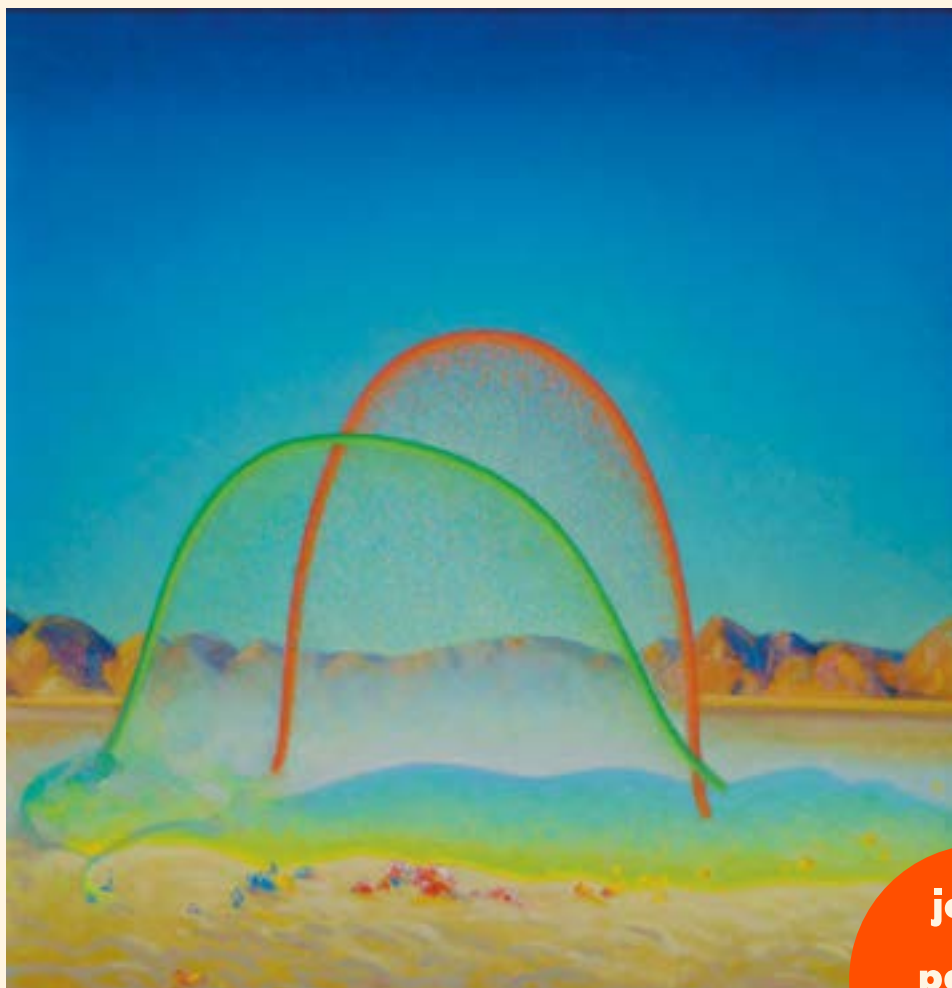
... Émile se secoua comme un chien mouillé.

- Allons, Émile ! Veux-tu te dépêcher ?

Le père d'Émile, à demi tourné vers lui, lui faisait signe de la main. Près d'Émile, derrière le buisson d'épimèdes, la Seine coulait paresseusement. Émile lâcha le calot et, sans regarder jusqu'où celui-ci roulait, courut rejoindre ses parents en s'essuyant les yeux.

Cette nouvelle de Catherine Dufour
est le fruit d'une commande du Jeu de Paume
dans le cadre de l'exposition « Futurs d'avant »
présentée sur l'Espace Virtuel
<http://espacevirtuel.jeudepaume.org/>

FUTURS D'AVANT.



<
jeu
de
paume
espace
virtuel
/>

LETICIA RAMOS

MARGUERITE HUMEAU

Commissaires : Livia Benedetti et Marcela Vieira (aarea)

**A DÉCOUVRIR SUR L'ESPACE VIRTUEL
DU JEU DE PAUME**

<http://espacevirtuel.jeudepaume.org>

21 octobre 2020 - février 2021

